

Politique

Micheline de Sève, *Pour un féminisme libertaire*, Montréal, Boréal Express, 1985, 154 p.

Hélène Sarrasin

Démocratie et libéralisme
Numéro 9, hiver 1986

URI : id.erudit.org/iderudit/040524ar
<https://doi.org/10.7202/040524ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, H. (1986). Micheline de Sève, *Pour un féminisme libertaire*, Montréal, Boréal Express, 1985, 154 p.. *Politique*, (9), 193–197. <https://doi.org/10.7202/040524ar>

Tous droits réservés © Société québécoise de science politique, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Micheline De Sève, *Pour un féminisme libertaire*, Montréal, Boréal Express, 1985, 154 p.

Micheline De Sève dans l'avant-propos de son ouvrage mentionne qu'il est né de multiples échanges avec des étudiantes et des amis des deux sexes, interpellés comme elle par la crise du socialisme. Les échos de plus en plus nombreux à nous parvenir des pays du «socialisme réel» ont montré que celui-ci, demeuré aveugle, entre autres, à la dimension politique des rapports des deux sexes, n'ouvre pas sur l'espace de la liberté. Pas plus pour les femmes que pour les autres.

Le féminisme est, au contraire, apparu au fil des dernières années comme une véritable école de liberté pour les femmes. Ne faut-il pas y regarder de plus près? Pour l'auteure le féminisme ne peut en fait qu'être antidogmatique. «On ne rompt pas avec le stéréotype de l'éternel féminin pour s'enfermer dans d'autres rôles sociaux rigides et prédéterminés.» (p. 7) Elle en fait donc le point de départ de sa réflexion pour un nouveau modèle de société. Une société d'une tolérance sans compromis.

La démonstration passe évidemment par une discussion du féminisme. Réaffirmant les règles de la société patriarcale et le rôle fondamental de la menace et de la violence dans cette société pour imposer son ordre, l'auteure questionne l'attitude développée pour y faire face. Ainsi à propos de la notion de différence sexuelle écrit-elle:

Elle (la différence sexuelle) a si longtemps servi à justifier l'oppression du sexe féminin que le féminisme a d'abord dû se constituer sur la base d'une critique radicale de la féminité. L'habitude de classer les différences en termes de plus ou de moins par rapport à un critère unique est si ancrée qu'à priori, il ne semble pas y avoir d'autre mode possible d'émancipation des femmes que par l'identification au modèle dominant, fût-ce de celui de l'opresseur. À tel point que «féministe» et «femme» peuvent devenir des termes opposés, la revendication d'égalité se muant parfois en mépris des opprimées elles-mêmes. La culture des femmes est rejetée en bloc, confondue avec le constat de leur position sociale inférieure. N'y aurait-il donc rien de récupérable dans notre expérience historique spécifique? (p. 10)

Cela amène à s'intéresser à tout un champ demeuré jusqu'à maintenant peu exploré, celui des modes de connaissance des hommes et des femmes, la distance qui les sépare et les conséquences qui en découlent au niveau de l'organisation sociale. «L'opposition est radicale entre un monde de connaissance symbolique réduit à des chiffres sur un graphique ou à une série de sigles abstraits, et un mode de connaissance immédiate, celui qui définit maintenant la culture des femmes, apte à saisir toutes les facettes d'un être

ou d'une situation en même temps.» (p. 16) C'est un des points forts du livre et un des éléments clés dans le raisonnement de l'auteure.

Parce qu'il y a division sexuelle des tâches, les deux univers conceptuels des hommes et des femmes restent fermés l'un à l'autre. Parce que le patriarcat hiérarchise la différence, l'apport des femmes n'est pas reconnu et intégré. Dès lors la société se prive d'un potentiel d'expression et de création énorme mais pire encore, elle suppose l'adoption d'un mode de pensée réducteur, celui d'hommes qui décident du sort général des humains à partir d'une expérience partielle et avec une vision déformée. «Ils ont acquis la conviction bien ancrée que la totalité de ce qui revêt de l'importance dans le monde se trouve dans leur univers, celui de la production marchande, et que tout le reste peut être évacué comme insignifiant.» (p. 19) L'auteure rappelle ici l'apport de Françoise d'Eaubonne qui a souligné le lien entre les problèmes écologiques actuels à l'échelle planétaire et les limites inhérentes au mode de pensée unilinéaire. Elle cite aussi Virginia Woolf dont elle nous donne assurément le goût de relire le merveilleux «Trois guinées». Elle conclut en disant :

Ce que l'on appelle professionnalisme et qui se fonde sur la codification du savoir comme sur la répression des émotions permet de pratiquer avec plus de sûreté une opération chirurgicale et de réduire le niveau de stress dans l'exercice des métiers à risque, mais cela permet aussi de larguer un chapelet de bombes sur une ville ou de jongler sans sourciller avec le concept de guerre nucléaire. Poussé à la limite comme c'est le cas dans le monde de l'industrie, des finances et de la politique, ce type d'approche provoque une dangereuse rupture de contact entre le monde des concepts et celui de la réalité. Il y a dissociation entre certains types d'actions et la perception de leurs conséquences pour la vie humaine. (p. 16)

Il est urgent pour l'auteure que les hommes commencent à se poser des questions sur les effets du mode de hiérarchisation sur leur propre condition sociale. Qu'ils reconnaissent «dans leur propre chair la marque des contraintes patriarcales, une castration

de leur personnalité, qui est l'envers de leur statut socio-culturel supérieur.» (p. 25)

En fait Micheline De Sève regarde nos conditions de vie actuelles, réagit et nous bouscule un peu:

La division des connaissances entre le monde masculin de la production et le monde féminin de la famille handicap de plus en plus le développement harmonieux des personnes comme de la société. L'exclusion relative du critère de réalité dans le monde des hommes, l'abstraction du caractère unique de la vie sous toutes ses formes menacent notre environnement plus que n'importe quelle catastrophe «naturelle». Repersonnaliser les rapports sociaux est devenu un impératif non seulement du point de vue du développement mais du strict point de vue de la survie de l'humanité. (p. 25)

Cette trame parcourt tout l'ouvrage, un ouvrage très dense constitué de sept chapitres abondamment illustrés d'exemples, ce qui est d'ailleurs un des éléments importants de cette contribution. Soulignons particulièrement le chapitre IV où l'auteure revient sur la question du marxisme, expliquant pourquoi les rapports hiérarchiques sont toujours réalité dans les pays qui s'en réclament. Et le chapitre VI dans lequel l'analyse de l'État est remise à jour. Cet État derrière lequel s'efface le chef de la famille et qui devient de plus en plus directement responsable du contrôle des circuits de reproduction de la vie humaine et donc du corps des femmes. «Même si les femmes parviennent non sans peine à s'émanciper de la domination patriarcale dans la sphère intime de leur vie amoureuse, elles n'échappent pas aux institutions sous contrôle étatique en rapport avec leur fonction sociale de génitrices et puéricultrices» (p. 102). Enfin dans le chapitre VII l'auteure n'hésite pas à ouvrir des pistes pour arriver à une société où se vivraient une multiplicité de formes d'échanges libres et créateurs: réduction du temps de travail, politique du revenu, responsabilité partagée de l'éducation des enfants. Micheline De Sève dépasse ici de loin Betty Friedan qui avait abordé ces questions dans *Le Second Souffle* sans grand succès.

Mais il est difficile en fait de parler d'un ouvrage aussi riche. Si nombre d'éléments avaient déjà été développés par différentes théoriciennes féministes, l'organisation qui en est faite et l'angle sous lequel l'auteure les aborde constituent un apport incontestable. Un élément aurait cependant gagné à être approfondi. Par son réalisme, «qui dit pouvoir dit séparation, fragmentation, distance», (p. 17) l'auteure suscite notre curiosité mais nous laisse sur notre faim. La marge entre pouvoir et domination est mince. Comment composer avec le pouvoir sans reproduire des mécanismes d'asservissement?

Enfin le style coulant, imagé, quelquefois drôle et jamais hermétique mérite d'être souligné. «Pour un féminisme libertaire»: un livre à lire et relire.

Hélène Sarrasin
Université de Montréal